

29 juillet 2018 - 17^{ème} Dimanche ordinaire

Vous le savez, cette année, l'année B, nous lisons en continu l'Évangile selon saint Marc.

Il y a cependant quelques exceptions, ainsi, pendant un mois, nous allons entendre le chapitre 6 de saint Jean, celui qui rapporte le discours sur le pain de vie, et ce discours commence par le récit du signe des pains.

Il n'y a donc pas de rapport direct entre l'Évangile entendu dimanche dernier, de saint Marc, et celui qui commence aujourd'hui, de saint Jean.

Pas de rapport direct... mais un lien cependant.

Rappelez-vous, dimanche dernier, alors que les apôtres reviennent de mission, l'Évangile soulignait ceci : « Ceux qui arrivaient et ceux qui partaient étaient nombreux, on n'avait même pas le temps de manger ».

Il y a un instant, Jésus disait à Philippe : « Où pourrions-nous acheter du pain pour qu'ils aient à manger ? »

La nourriture est très souvent présente dans la Bible ; elle apparaît comme une réelle préoccupation.

Même si Jésus et ses contemporains ne vivent pas dans un contexte de famine, Israël est un pays fertile, l'expérience du manque de nourriture a marqué l'histoire d'Israël, surtout pendant les quarante ans au désert qui ont suivi la sortie d'Égypte.

Jésus n'est jamais indifférent aux conditions concrètes de vie de ses disciples et des foules qui viennent à lui, on vient de l'entendre : « où pourrions-nous acheter du pain pour qu'ils aient à manger ? ».

Le rapport à la nourriture fait partie de l'essentiel de chaque vie, humaine bien entendu, mais aussi animale et végétale, le rapport à la nourriture, et aussi le rapport à l'eau sans laquelle il n'y a pas de nourriture, nous savons les débats actuels autour de l'eau.

Le rapport à la nourriture varie beaucoup selon les époques et les lieux.

Pour nous, Français, occidentaux, le rapport à la nourriture n'est plus marqué par le risque de pénurie mais par la capacité... ou non, à la modération.

Les maladies liées à la nourriture viennent désormais de la surabondance et du manque d'équilibre.

Même si le sentiment de culpabilité a disparu de beaucoup de nos horizons, il demeure très attaché à l'alimentation.

Je souris... mais on va presque en venir à se culpabiliser, voire à se confesser, parce que l'on a mis du sel dans un plat, ou bien parce que l'on a mis en morceau de sucre dans son café !

Est-ce que l'on se nourrit, ou bien est-ce que l'on s'empoisonne ? Quoi qu'il en soit, l'espérance de vie demeure élevée, malgré tous ses « poisons » !

Bien sûr, la chose est sérieuse, il y a de réelles maladies liées à l'alimentation, des maladies qui peuvent demander des traitements lourds, tant physiques que psychologiques. Certainement que le premier des traitements, en ce domaine comme en bien d'autres, c'est l'éducation.

C'est l'éducation qui permet d'acquérir à la fois connaissance et maîtrise de soi.

Pour le dire d'un mot, il s'agit de savoir mener une vie équilibrée, ne s'interdisant rien, mais mesurant tout.

Il y a quelque chose de cet ordre dans le récit du signe des pains.

La nourriture n'est pas un lieu de culpabilité, elle est une préoccupation légitime, avant tout en permettant à chacun de vivre, Jésus demande que l'on achète du pain.

Chacun peut ensuite se nourrir : « ils mangent à leur faim » dit le texte.

Ensuite, le texte précise que les disciples « emplirent douze paniers avec les morceaux des cinq pains d'orge, restés en surplus pour ceux qui prenaient cette nourriture ».

Bien sûr, le nombre de douze ainsi que la surabondance annoncent le texte qui va suivre, désigne que le don de Dieu ne s'achève ni ne s'épuise dans le pain ou dans la nourriture.

Cependant, au sens premier du texte, on voit que les foules n'ont pas succombé à la glotonnerie ; au contraire d'un buffet en libre-service où les convives ne seraient pas satisfaits avant d'avoir tout consommé.

J'entends dans ce texte un appel à la mesure et à la maîtrise de soi ; dans la nourriture certes, mais aussi en toutes choses.

N'y a-t-il pas là un paradoxe de notre temps ?

Je le disais, le rapport à la nourriture est l'objet de bien des préoccupations, allant des régimes minceurs, des substituts alimentaires, des diètes et autres jeûnes, jusqu'à des choix de plus en plus radicaux, je pense aux végans ! Pourquoi pas ? Si tant est que l'on n'impose pas de tels choix aux autres.

Et en même temps, dans d'autres domaines de la vie, on ne sait plus s'imposer de limite.

On dénonce les pesticides et les OGM alors que l'on promeut la PMA et le GPA ; je me demande ce qui est le plus artificiel et le moins naturel !

Pendant plusieurs dimanches, nous allons lire l'ensemble du chapitre 6 de saint Jean, le discours sur le pain de vie. Autrement dit l'Évangile pose le signe des pains comme l'introduction à tout ce qui va suivre.

Il ne s'agit pas d'opposer ce texte à ce qui suit, mais de les lire ensemble.

La nourriture oui, le pain assurément, et Jésus y est attentif, mais à la mesure où l'on sait et découvre que la nourriture, pour les êtres humains, ne se limite pas au pain. Dimanche prochain, nous entendrons cette parole : « Travaillez non pas pour la nourriture qui se perd, mais pour la nourriture qui demeure jusque dans la vie éternelle ».

Nous revenons encore à la question de l'équilibre de nos vies ; comme le sucre et le sel sont nécessaires, mais en juste proportion, de même, on ne peut vivre sans un juste équilibre de l'ensemble de ce qui nourrit nos vies : nourritures matérielles, spirituelles, culturelles, affectives, ainsi de suite.

Nous le savons, bien des choses se jouent dans les premières années de l'existence.

C'est là où les parents apprennent, parfois obligent leurs enfants à manger de tout.

Mais c'est là aussi où ils leur apprennent à savoir goûter les diverses saveurs, non pas seulement de la nourriture, mais de tout ce qui fait l'existence : la parole échangée, la musique, le silence, la joie, le recueillement, etc.

Ceci ne peut se faire que par une découverte des contraintes, la découverte de la nécessité de limites.

Et cela vient s'opposer au désir du petit enfant : celui-ci a le désir d'être tout puissant, de vouloir tout, de pouvoir tout.

Or, ce n'est pas grave si je ne suis pas tout, si je ne prends pas tout, si je ne mange pas tout ; il reste douze paniers pleins et pourtant, tous ont été rassasiés.

J'ai perçu que désormais, on n'avait plus trop le droit de dire que la gourmandise est encore un péché ; mais la glotonnerie en est bien un, elle est même une pathologie. Or, la glotonnerie ne concerne pas uniquement la nourriture.

Face à cela, l'éducation apprend à chacun la limite et la maîtrise, sur les choses, mais aussi sur soi-même.

L'éducation apprend à devenir un être humain heureux d'être qui il est.